

PIERRE RIVAS

En marge et en marche: le surréalisme portugais

Le surréalisme portugais reste scandaleusement ignoré. La marginalisation historico-géographique du pays, à la périphérie de l'Europe et, longtemps, de la modernité, l'a rejeté à sa marge, dans une insularité excentrée et l'ignorance d'une expérience sans écho, vécue par ses protagonistes « comme une grosse écharde ». « Groupement terriblement jaloux de [sa] minuscule liberté privée », son action fut celle « de petits actes, de sorties sporadiques dans le champ de l'inconnu ». Accusé d'« escapisme », de « non engagement » par l'orthodoxie dominante, celle des néoréalistes, et traqué par une dictature paternelle, cléricale et sournoisement féroce, il paraît se circonscrire à ce « recoin amer et oublié de l'Europe » (Sá-Carneiro).

Ignorés, négligés, coupés de la reconnaissance internationale par l'exil dans une langue rare et une histoire anachronique, leur position excentrée et leur tardive émergence, les surréalistes portugais vivent avec frustration et désespoir leur singularité. Cette expérience rejoint par ailleurs, chez ces tard venus, d'autres sensibilités ou expressions littéraires qui vont contaminer et infléchir, enrichir et donner sa spécificité à ce surréalisme des marges. La force et la forme de la négation tournent à la dérision, au sarcasme, à l'allusion, à un humour désenchanté, entre les jeux surréalistes et les enjeux existentiels : un ton déchirant et désespéré, inséparable de l'attente obstinée d'un « au-delà de nos jours » (Eluard). D'où cette souffrance animale « quasi végétale », adolescente, et cette frustration qui accompagne ceux qui se sentent mal connus parce que non reconnus. En ce sens, le surréalisme portugais est malentendu, désaccord, entre dissension et dissentiment, discordance et divergence.

« Tard venu » : l'expression est de rigueur dans certains domaines de l'historiographie. Elle ne signifie pas « anachronique » et quand bien même : pour paraphraser Walter Benjamin, l'anachronique peut être prophétique, réactivant des potentialités oubliées. « Périphérique » : si le terme eut aussi un sens naguère, l'idée de centre *vs* périphérie est aujourd'hui obsolète. « Marginal » ? Mais tous ces termes ont aussi, outre leur stricte dénotation, un poids existentiel qui traduit l'amertume, la déréliction, l'oubli, vécus ainsi. Mais on voudrait redire ici qu'il y a une originalité et une fertilité des marges, qui fait que le surréalisme portugais n'est pas un mouvement épigonal, qu'une inflexion propre s'y déploie, enrichissant l'extension et la

compréhension du mouvement. Ceux qui sont restés longtemps incompris ont quelque chose d'ombrageux, une susceptibilité toujours en éveil, une « intranquillité » qui les corrode.

C'est pourquoi on se félicitera de ce numéro de *Pleine marge*. Une des originalités du surréalisme portugais – et, peut-être, sa marque propre – est le lien inextricable entre poésie et peinture. Tous sont ici poètes, peintres, plasticiens. Voir réunis ces trois noms dans leurs deux versants, c'est prendre un peu la mesure de cette aventure surréaliste au Finistère de l'Europe, « là où la Terre finit et la Mer commence » (Camões). En marge, dans ses marches, à sa pointe extrême qui est toujours en marche, en avant déportée, anxieuse du futur, « semelle de l'Europe en marche vers de Nouveaux Mondes ».

Pierre Rivas